

## La fin d'un Empire? Une hypothèse sur les États-Unis

Daniel Latouche

Volume 3, numéro 1, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700168ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700168ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Latouche, D. (1972). La fin d'un Empire? Une hypothèse sur les États-Unis. *Études internationales*, 3(1), 51–64. <https://doi.org/10.7202/700168ar>

## LA FIN D'UN EMPIRE ? UNE HYPOTHÈSE SUR LES ÉTATS-UNIS \*

par Daniel LATOUCHE \*\*

### I - INTRODUCTION

Depuis quelques années, les États-Unis sont en proie à des bouleversements socio-politiques importants dont l'impact déborde largement les cadres de l'Union américaine<sup>1</sup>. Ainsi l'évolution du conflit sino-soviétique ou de la trêve armée du Moyen-Orient dépendent, à des degrés divers certes, du cheminement interne de la société américaine. Cependant, malgré leur importance, notre compréhension de ces bouleversements demeure incomplète et biaisée. Ainsi de nombreux observateurs européens arrivent à déchiffrer l'échiquier politique des sociétés les plus fermées, mais demeurent, dans l'ensemble, incapables d'interpréter ou même de décrire le nouveau phénomène américain sans tomber dans la plus pure fantaisie<sup>2</sup>. Au Canada et au Québec, bien qu'admirablement situés comme table d'écoute, nous n'avons guère fait mieux. Le nouveau nationalisme canadien-anglais et l'anti-américanisme qu'il véhicule, de même que la préoccupation des Québécois pour leur avenir collectif semblent avoir limité notre compréhension<sup>3</sup>.

---

\* Cet article est une version révisée d'une recherche effectuée en avril 1970 pour le compte du ministère des Affaires intergouvernementales du Gouvernement du Québec, alors que l'auteur était en stage à l'Université de Chicago.

\*\* Professeur à l'Université du Québec à Montréal (Science politique) et au Centre d'Études canadiennes-françaises de l'université McGill.

<sup>1</sup> Cet impact est à l'origine de l'intérêt récent manifesté par les théoriciens américains des relations internationales pour les liens entre la politique internationale et la politique intranationale. Voir à ce sujet James ROSENEAU (ed.), *Linkage Politics: Essays on the Convergence of National and International Systems*, New York, Free Press, 1969 ; R. J. RUMMEL, « The Relationship between National Attributes and Foreign Conflict Behavior », dans D. SINGER (ed.), *Quantitative International Politics*, New York, Free Press, 1968.

<sup>2</sup> On n'a qu'à lire les reportages qui paraissent régulièrement dans *Le Monde* ou *Le Nouvel Observateur* pour s'en convaincre.

<sup>3</sup> Ainsi au Québec toute notre vision des États-Unis tourne autour de deux questions : (a) Le Québec devrait-il former une union douanière avec les États-Unis ? (b) Les États-Unis interviendraient-ils pour empêcher la création d'un Québec indépendant ? Voir à ce sujet Pierre BOURGAULT, *Quitte ou Double*, Montréal, Ferron Éditeur, 1970 ; René LÉVES-

Certes la tâche n'est pas facile. Aucun modèle théorique n'est assez riche et suffisamment dynamique pour saisir toute la complexité et la fluidité de la réalité américaine. Mais c'est précisément parce que difficile que l'entreprise de théorisation est indispensable<sup>4</sup>. De plus, l'abondance de l'information sur les États-Unis rend nécessaire l'élaboration théorique, si nous voulons quitter le terrain de l'extrapolation fantaisiste pour celui de la prédiction, seul point de départ de l'explication véritable<sup>5</sup>. Afin de lancer le débat nous suggérons l'hypothèse suivante : *faisant face à des problèmes insolubles, les États-Unis, un peu à la manière de l'Empire romain, sont entrés dans une longue période de déclin qui les conduira éventuellement à la désintégration interne, i.e. à la balkanisation politique, économique et sociale.*

Bref, ce n'est ni plus ni moins que la fin de l'Empire américain que nous proclamons avec autant de désinvolture. Dans cette perspective, les États-Unis seraient le premier de ces géants politiques à vérifier empiriquement la prédiction de Fernand Dumont, à savoir que l'avenir appartiendrait aux petites nations. Mais notre hypothèse, en apparence scandaleuse, a peut-être l'avantage de jeter un éclairage différent sur la réalité américaine contemporaine et ainsi nous permettre de mieux la systématiser.

## II – LA NOUVELLE SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

Parmi les nombreuses forces qui ont contribué depuis dix ans à redéfinir la condition américaine et à créer cette situation de crise, mentionnons brièvement : la guerre du Viêt-nam<sup>6</sup>, la révolte noire<sup>7</sup>, la révolte des consommateurs<sup>8</sup>, la

---

QUE, *Option Québec*, Montréal, Éditions de L'Homme, 1968 ; Roma DAUPHIN, *Les Options économiques du Québec*, Montréal, Éditions du Jour, 1971 ; Rodrigue TREMBLAY, *Indépendance et Marché commun Québec-États-Unis*, Montréal, Éditions du Jour, 1970.

<sup>4</sup> Il est évident que ces quelques pages ne constituent pas une théorie ou même une préthéorie au sens où l'entend James ROSENAU, mais plutôt une suggestion susceptible de mener éventuellement à une entreprise de théorisation. Voir à ce sujet Hubert BLACKLOCK, *Theory Construction*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1970 ; James ROSENAU, « Theories and Pre-theories of Foreign Policy », dans *The Scientific Study of Foreign Policy*, New York, Free Press, 1971.

<sup>5</sup> Très peu d'études de prédiction s'intéressent particulièrement à l'évolution des sociétés nationales. Sur la prédiction, voir Saul FRIEDLANDER, « La prévision en relations internationales » *Bulletin SEDEIS*, 872, 20 décembre 1963 ; N. CALDER (ed.), *The World in 1984*, Baltimore, Penguin Books, 1965 ; F. BAADE, *The Race to the Year 2000*, New York, Doubleday, 1962 ; Herman KAHN, « The Alternative World Future Approach » dans M. KAPLAN (ed.), *New Approaches to International Relations*, New York, St. Martin's Press, 1968, pp. 83-136 ; Jean DARCET, *Étapes de la prospective*, Paris, Presses Universitaires de France, 1967.

<sup>6</sup> Sur l'influence de la guerre du Viêt-nam sur la société américaine, consulter Sidney LEW, *The Military Industrial Complex*, Philadelphia, Pilgrim Press, 1970 ; William O. DOUGLASS, *Points of Rebellion*, New York, Random House, 1970 ; A. SCHLESINGER Jr., *Violence : America in the Sixties*, Signet Books, 1968.

<sup>7</sup> Sur la révolte noire et son impact sur l'Amérique blanche, consulter Eldridge CLEAVER, *Soul on Ice*, New York, Delta, 1968 ; E. CLEAVER, *Post Prison Writings and Speeches*, New York, Vintage Books, 1969 ; Rap BROWN, *Die Nigger Die*, Dial Press, 1969 ; S. CARMICHAEL and C. HAMILTON, *Black Power : The Politics of Liberation in America*,

révolte des étudiants<sup>9</sup>, la révolte des femmes<sup>10</sup>, la lutte pour protéger l'environnement<sup>11</sup> et la révolution armée<sup>12</sup>. Il ne peut être question de résumer la problématique propre à chacun de ces facteurs, contentons-nous d'illustrer la contribution de chacun à la crise globale de la société américaine.

### A. L'impossibilité de prédire

Il s'agit, pour la plupart, de problèmes dont l'éruption est très récente. Maintenant qu'ils se sont emparés de l'actualité quotidienne, il est difficile de se rappeler qu'il y a six ans à peine, au moins cinq de ces problèmes étaient encore inexistants, du moins au niveau de la conscience collective, alors qu'un sixième, la révolte noire, a évolué au point de devenir méconnaissable. En 1965, le Viêt-nam n'était qu'un point sur la carte, où quelques conseillers militaires américains aidaient les Vietnamiens à s'aider eux-mêmes. En surface du moins, c'était l'âge d'or de la puissance américaine ; peu d'Américains remettaient alors en question, surtout après le succès remporté lors de la crise cubaine de 1962, les responsabilités de gendarme universel de leur pays. Ce n'est qu'avec l'intervention à Saint-Domingue que sont apparues les premières fissures.

La rapidité avec laquelle ces problèmes ont surgi rend difficile, sinon impossible, la tâche de prédire ce que deviendront les États-Unis dans cinq ou même deux ans. Il faut donc rejeter cette perspective simpliste, développée par Schreiber et Revel qui voient dans les États-Unis une construction politique inébranlable

New York, Vintage Book, 1967 ; W. H. GRIER and P. M. COOBS, *Black Rage*, New York, Bantam, 1968 ; *The Autobiography of Malcolm X*, New York, Grove Press, 1964 ; Lewis M. KILLIAN, *The Impossible Revolution*, New York, Random House, 1968 ; Nathan WRIGHT Jr., *Black Power and Urban Unrest*, New York, Hawthorn Books, 1967 ; Fred POWLESSE, *Black Power, White Resistance : Notes on The New Civil War*, Cleveland, World Publishing, 1967.

<sup>8</sup> Voir E. F. COTI, R. C. FELLMETH and J. E. SCHULZ, *Nader's Raiders*, New York, Grove Press, 1969 ; James TURNER, *The Chemical Feast*, New York, Grossman, 1970.

<sup>9</sup> Consulter S. M. LIPSET and S. S. WOLIN, (eds.), *The Berkely Student Revolt : Facts and Interpretations*, Garden City, Anchor Books, 1964 ; S. M. LIPSET and P. G. ALTBACH (eds.), *Students in Revolt*, Boston, Houghton Mifflin, 1969 ; L. S. FEVER, *Conflict of Generations : The Characters and Significance of Students Movements*, New York, Basic Books, 1969 ; Theodore ROSZAK, *The Making of a Counter Culture*, New York, Anchor Books, 1969.

<sup>10</sup> Consulter R. I. M. MORGAN (ed.), *Women in Revolt*, New York, Random House, 1970 ; Robin MORGAN (ed.), *Sisterhood is Powerful*, New York, Village Book, 1970 ; Sookie STAMBLER (ed.), *Women's Liberation*, New York, Ace Books, 1970 ; B. ROSZAK and T. ROSZAK, *Masculine/Feminine*, New York, Harper and Row, 1969.

<sup>11</sup> Consulter CURTIS and E. HOGAN, *Perils of the Peaceful Atom*, New York, Ballantine Books, 1969 ; Garret DE BELL (ed.), *The Environment Hand Book*, New York, Ballantine Books, 1970 ; Paul R. EHRLICH, *The Population Bomb*, New York, Ballantine Books, 1968 ; Thomas WHITESIDE, *Defoliation*, New York, 1970 ; R. Buckmunster FULLER, *Utopia or Oblivion : The Prospect for Humanity*, New York, Ballantine Books, 1969.

<sup>12</sup> Voir P. L. BERGER and R. J. NEUHAUS, *Movement and Revolution*, New York, Doubleday, 1970 ; Abbie HOFFMAN, *Revolution for the Hell of It*, New York, Dial Press, 1968 ; H. JACOBS, *Weatherman*, New York, Simon and Schuster, 1970 ; Jerome SKOLNICK, *The Politics of Protest*, Washington, U. S. Government Printing Office, 1969.

s'avançant inexorablement sur la route du progrès<sup>13</sup>. Rien, de fait, n'est moins prometteur et plus difficile à prédire que l'avenir des États-Unis. En ce sens, les États-Unis sont entrés de plein pied dans l'ère postmoderne<sup>14</sup> où la complexité et le caractère imprévisible des problèmes rendent leur prévision et leur solution impossibles à planifier. Il y a à peine dix ans, on pouvait prédire avec assurance que l'Homme débarquerait sur la lune avant 1972, qu'une reprise économique suivrait la récession économique de 1959 et que les problèmes de la fusion nucléaire contrôlée seraient bientôt résolus, procurant à l'humanité une source intarissable d'énergie. Dix ans plus tard, les technocrates et les ingénieurs qui ont avancé ces prédictions se cherchent des emplois, alors que les *think tanks* se consacrent maintenant à l'étude des problèmes actuels ou même historiques<sup>15</sup>. L'avenir est redevenu ce qu'il avait cessé d'être depuis longtemps, c'est-à-dire un inconnu. Non seulement les problèmes sociaux sont-ils devenus impossibles à prévoir mais leur comportement même apparaît souvent irrationnel. Ainsi, dès 1965, on a pu prédire, avec justesse d'ailleurs, que les États-Unis entraient de plein pied dans la révolution des communications. On a cru à cette époque que la *multiplication* des moyens de communication rendrait bientôt inutile tout l'appareillage institutionnel de la démocratie représentative. On prévoyait allègrement que les administrateurs pourraient bientôt communiquer instantanément avec tous les administrés, qui leur exprimeraient ainsi leur préférence individuelle sur telle ou telle question. Rien de tel ne s'est produit. On parle plutôt aujourd'hui d'une *absence* et non d'une multiplication des liens de communication entre administrateurs et administrés. Jusqu'à la « révolution des cassettes » prévue pour 1971, qui ne s'est pas produite.

## B. L'absence de flexibilité institutionnelle

Les leçons à dégager de la guerre du Viêt-nam sont si nombreuses qu'on hésite à les recenser. En plus de démontrer clairement les limites de la puissance nucléaire américaine et l'impossibilité pour les États-Unis de gagner une guerre de guérilla contre un ennemi acharné, ce conflit a de plus démasqué la fausse flexibilité de l'appareil politique américain. En apparence, cet appareil a permis tout au long du conflit l'expression libre et répétée d'une opposition interne sans cesse renouvelée. On a vanté la flexibilité d'un système politique qui permet à des milliers de ces citoyens de s'opposer, alors que le pays est en guerre, à la continuation de l'effort de guerre. Mais en dernier ressort, ce que l'on doit surtout

<sup>13</sup> Voir J. J. SERVAN-SCHREIBER, *Le Défi américain*, Paris, Denoël, 1967 ; Jean-François REVEL, *Ni Marx, ni Jésus*, Paris, Robert Laffont, 1971.

<sup>14</sup> Sur la définition de la société postmoderne, voir : Amitai ETZIONI, *The Active Society*, New York, Random House, 1970.

<sup>15</sup> Ainsi la *Rand Corporation* est maintenant engagée à fond dans l'étude des problèmes urbains et même dans un sujet aussi peu prévisionnel que l'histoire de l'intervention américaine au Viêt-nam. Le cheminement personnel de Daniel ELLSBERG est à ce titre révélateur. En 1960, il se préoccupait de l'analyse mathématique des choix stratégiques ; en 1971 il fait parvenir aux journaux des documents secrets sur la politique américaine au Viêt-nam. Voir, par exemple, son article de 1960 : « The Crude Analysis of Strategic Choices », Santa Monica, Rand Corporation P-2183, 1960.

conclure de ces cinq années d'opposition par les groupes les plus divers, c'est à la futilité de ces efforts collectifs. Ce ne sont pas les pressions de l'opinion publique américaine qui ont obtenu la fin de l'escalade militaire et le retrait partiel des forces d'intervention, mais bien les succès militaires du Front de libération nationale. Il ne faut pas confondre l'habileté des dirigeants américains à adopter pour des fins de survie électorale certaines préoccupations du moment avec une flexibilité institutionnelle. Ainsi, à la veille de l'élection présidentielle de 1968, l'administration démocrate, soucieuse de conserver l'appui de son électorat traditionnel, (libéraux, jeunes, noirs, citadins), ordonna un arrêt total des bombardements au Viêt-nam du Nord. Trois ans plus tard, le président Nixon, soucieux de ne pas être débordé par sa droite, ordonne la reprise partielle de ces mêmes bombardements.

Si l'on admet avec Eisenstadt, Levy et Huntington<sup>16</sup> que la sensibilité et la capacité d'adaptation d'un système politique sont des caractéristiques essentielles d'un *développement politique*, il nous faut aussi conclure que les États-Unis sont actuellement bloqués dans leur développement. La pénétration verticale et horizontale de l'appareil étatique américain est telle qu'il est devenu impossible aux citoyens, sans qu'il y ait nécessairement machiavélisme de la part des dirigeants, d'obtenir et d'assimiler l'information nécessaire pour l'organisation d'une pression politique efficace.

### C. Escalade et impuissance

Depuis qu'ils ont surgi, ces problèmes ont été animés par un dynamisme interne qui les a entraînés sans répit sur la voie de l'escalade. Parallèlement, et sauf peut-être pour la guerre du Viêt-nam, il devient de plus en plus difficile d'imaginer des possibilités de solutions réalistes. Ils mettent en cause non pas des politiques partisans différentes, mais les structures de la société américaine ainsi que l'image qu'elle se donne d'elle-même. Ainsi le problème de la place de la communauté noire au sein d'une Amérique blanche est devenu, à toute fin pratique, sans issue aucune. Hier encore rejetées par la majorité blanche, l'intégration et l'égalité raciale sont devenues aujourd'hui des solutions inacceptables pour une proportion sans cesse croissante de la population noire qui insiste maintenant sur le « *black control of the black community*<sup>17</sup> », une exigence qui laisse peu de place à la coopération et à la bonne entente raciale.

Cette impasse au niveau des objectifs a conduit le mouvement noir à une crise au niveau tactique et stratégique. Sur le plan tactique tout d'abord, la méthode de la non violence et des poursuites judiciaires telle qu'elle est encore utilisée par la N. A. A. C. P.<sup>18</sup> ne peut espérer modifier un racisme érigé en systè-

<sup>16</sup> S. N. EISENSTADT, *Modernization, Protest and Change*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1967 ; Marion LEVY, *Modernization and the Structure of Societies*, Princeton, Princeton University Press, 1965 ; Samuel HUNTINGTON, *Political Order in Changing Societies*, New Haven, Yale University Press, 1968.

<sup>17</sup> Ainsi les communautés noires du nord des États-Unis, à New York notamment, sont plus préoccupées par le contrôle administratif des commissions scolaires que par l'égalité raciale au sein des écoles.

<sup>18</sup> *National Association for the Advancement of the Colored People.*

me que dans ses effets les plus secondaires. Efficace sur le plan juridique, cette approche pacifique s'est révélée incapable de mettre un terme à la ségrégation résidentielle telle qu'elle s'est développée dans le nord-est du pays. À l'autre extrême, la tactique de la guérilla urbaine et de l'autodéfense armée telle que prônée par les partisans du *Black Power* ne semble pas avoir donné les résultats escomptés. Dans la mesure où les dirigeants américains ont pu prendre conscience de la menace, véritable ou appréhendée, constituée par le *Black Power*, ils ont pu utiliser sans restrictions un appareil de répression policière efficace. Après des difficultés initiales, l'infrastructure administrative du *Black Power* a été démantelée ou du moins immobilisée soit par des poursuites judiciaires longues et coûteuses (Angela Davis et Huey Newton), soit par l'assassinat sélectif (Fred Hampton et Mark Clark)<sup>19</sup>. Aujourd'hui, les partisans du *Black Power* semblent revenus à une stratégie plus pacifique.

La violence raciale, elle aussi, a changé de visage, mais sans déboucher nécessairement sur des résultats plus positifs. Au début, elle s'exprimait de façon globale et aveugle dans des émeutes qui engouffraient des quartiers entiers. Il a bien fallu se rendre compte que cette tactique de la terre brûlée ne servait qu'à détruire les bases économiques de la communauté noire tout en justifiant davantage l'inaction des politiciens et des hommes d'affaires blancs. D'aveugle qu'elle était, la violence raciale est devenue sélective, dirigée surtout contre les agents les plus évidents du pouvoir public, les policiers. Malheureusement, la mort de quelques policiers et les coups de feu dirigés contre des pompiers n'ont donné d'autres résultats qu'une mise au rancart des programmes d'intégration des policiers à la vie des communautés locales<sup>20</sup>.

Non seulement le mouvement noir a-t-il perdu l'initiative tactique précieusement acquise dans les années 1955-1965, mais stratégiquement, il fait face à des déchirements idéologiques sans précédent. Les radicaux noirs doivent-ils accepter de coopérer — et c'est l'orientation que leur propose Eldridge Cleaver — avec leurs alliés de la communauté blanche ou doivent-ils au contraire se replier sur eux-mêmes, refaire leurs forces et tourner leurs regards vers l'Afrique où des millions de Noirs ont récemment conquis leur indépendance politique ? C'est l'option défendue par Stokely Carmichael qui soutient que les actions communes avec des groupes tel le *White Power Party* ou les *Weatherman* ne sont que du paternalisme gauchiste. Le mouvement noir doit-il concentrer ses efforts sur une organisation à l'échelle nationale ou doit-il plutôt se limiter à des actions locales susceptibles d'améliorer le sort des minorités noires et d'accroître leur conscience collective ? Doit-on combattre l'implantation de la ségrégation résidentielle qui se traduit par un accroissement constant de la majorité noire dans les centre-villes ou doit-on plutôt chercher à mobiliser cette concentration noire et la transformer en pouvoir politique ? Comment concilier la lutte politique avec la nécessité de créer une culture noire authentique ? Doit-on favoriser l'émigra-

<sup>19</sup> L'expression n'est pas trop forte pour décrire le travail de la police de Chicago dans cette affaire.

<sup>20</sup> À Chicago, notamment, après l'assassinat en 1970 de deux policiers dans un projet d'habitation à loyer modique. Voir à ce sujet l'autobiographie de Malcom X.

tion vers le nord et l'ouest des États-Unis ou doit-on plutôt revenir dans le *Deep South* pour y établir le foyer d'un véritable État noir américain ?

Ces hésitations et ces déchirements ne peuvent plus être considérés comme les symptômes d'un dynamisme interne et de la vitalité idéologique du mouvement noir. Ils sont devenus plutôt les indices d'un piétinement collectif.

Si nous avons choisi l'exemple du mouvement noir, c'est qu'il illustre, mieux que tout autre, le cheminement récent des divers mouvements de contestation américains : dynamisme initial, succès tactiques limités et puis, éclatement et stagnation à la suite de l'impossibilité dans laquelle ils se trouvent de renouveler leur action en lui découvrant d'autres objectifs à la fois acceptables idéologiquement et réalisables pratiquement.

#### D. Le déclin de l'activité politique

Dans la mesure où le « choix <sup>21</sup> » est l'élément essentiel de la politique, nous assistons actuellement aux États-Unis, non pas à l'émergence d'une nouvelle conscience chez les hommes politiques professionnels mais au contraire à la mort lente, au sein de cette société, de la politique en tant qu'activité distincte. Étudiants, Noirs, femmes, consommateurs ont compris que la politique était une activité trop importante pour la laisser aux mains des politiciens professionnels. Ils s'en sont donc emparé. Malheureusement, cette conquête n'a pu déboucher sur aucun renouvellement politique important, car elle ne peut bénéficier d'un éventail de choix favorisant l'action. Les problèmes auxquels fait face la société américaine, à l'exception du borbier vietnamien, sont d'une telle nature qu'ils ne permettent pas de solutions réalistes. Ils sont à toute fin pratique, *insolubles*. Nous n'avons pas l'habitude d'admettre, surtout lorsqu'il s'agit de problèmes sociaux, que pour certains de ces problèmes il n'existe pas de solutions. Puisque les hommes ont créé un problème, croyons-nous trop facilement, ils doivent pouvoir y trouver une solution. Ainsi on prétend trop facilement qu'un pays capable d'envoyer un homme sur la lune doit être capable pareillement de résoudre les problèmes de la pollution ou de l'égalité raciale. Une telle présomption trahit une incompréhension profonde de la nature de ces problèmes. Il ne s'agit pas d'une question d'argent, de technologie ou de matière grise. Certes, on s'illusionne encore et l'on aime croire qu'un simple réarrangement des priorités de la nation pourra tout changer, mais tôt ou tard, il faudra se rendre à l'évidence qu'il est impossible de résoudre les problèmes qui assaillent actuellement les États-Unis, pour la simple raison qu'ils n'ont pas de solutions.

Bref, l'échiquier socio-politique américain est devenu un jeu à somme nulle où les gains d'un groupe se traduisent irrémédiablement par des pertes d'un autre groupe, souvent tout aussi radical que le premier. Malgré des apparences trompeuses, les intérêts des Noirs du *South West Side* de Chicago, des étudiants de Berkeley et des militantes du *Women's Liberation* ne sont pas complémentaires. La diversité et le caractère englobant de leurs membres rend presque impossible

<sup>21</sup> Sur la politique comme « choix », voir David APTER, *The Politics of Modernization*, Chicago, University of Chicago Press, 1966.



leur collaboration autour d'objectifs communs. Certes ce sont des groupes dont les intérêts se recoupent ; ainsi, on peut être à la fois un noir, un étudiant, un consommateur ou une féministe, mais dans la mesure où les individus deviennent plus militants, ils tendent à rassembler leurs activités autour d'une seule cause. Les alliances, comme celles forgées lors de la crise de l'invasion du Cambodge en mai 1970, sont pour la plupart éphémères. Le choix des moyens d'action, entre autres les moyens violents, vient encore accentuer cette méfiance entre groupes contestataires. Dans de telles conditions, la construction d'une « gauche » américaine cohérente, autour d'un programme politique de rechange, devient une entreprise impossible.

Sans possibilité de choix, sans perspective de solution, aucune vie politique saine n'est plus possible. Le recours à la violence devient alors une solution acceptable, peut-être même la seule. C'est ainsi que l'on voit un nombre sans cesse croissant de groupements sociaux utiliser des moyens violents — à partir de la grève illégale jusqu'aux bombes de fabrication domestique — afin d'arriver à leurs fins. Bref, la violence s'est démocratisée. Elle n'est plus l'apanage exclusif d'idéologies révolutionnaires. Mais cette démocratisation de la violence marque aussi son échec, comme instrument de changement social. Dans une société où le recours à la violence n'a rien d'extraordinaire, il faut de plus en plus de violence pour obtenir des résultats de moins en moins révolutionnaires et de plus en plus réformistes. Mais cette violence n'est pas annonciatrice d'événements révolutionnaires à suivre. Et c'est là que la plupart des observateurs européens se méprennent quand ils prédisent l'avènement, après la révolution contemporaine, d'une nouvelle société américaine. Historiquement, la violence révolutionnaire, qu'elle soit française, russe, chinoise ou cubaine, n'a jamais constitué une solution de dernière chance utilisée par les éléments les plus déshérités de la société. Au contraire, dans le cas de ces quatre révolutions, l'utilisation de la violence était la résultante d'un choix conscient par un groupe d'individus habituellement regroupés autour d'une idéologie, et qui pour la majorité, ne sont pas de ceux qui n'ont rien à perdre<sup>22</sup>. C'est précisément le caractère conscient de ce choix qui permet à cette violence de déboucher sur un projet révolutionnaire concret et sur la construction d'une société nouvelle. Par contre, la violence américaine<sup>23</sup> contemporaine est une solution de dernier recours utilisée par des individus qui ont mis à l'essai avec un certain succès les canaux politiques traditionnels ou, ce qui est plus fréquent encore, sont convaincus que

<sup>22</sup> Sur le rôle de la violence dans le processus révolutionnaire, voir Georges RUDÉ, *The Crowd in the French Revolution*, New York, Oxford University Press, 1959 ; C. LEIDEN and K. M. SCHMITT, *The Politics of Violence : Revolution in the Modern World*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1968 ; Annah ARENDT, *On Revolution*, New York, Viking Press, 1963 ; Crane BRINTON, *The Anatomy of Revolution*, New York, Vintage Books, 1956 ; Chaimers A. JOHNSON, *Revolutionary Change*, Boston, Little Brown.

<sup>23</sup> Sur la violence aux États-Unis, consulter Henry BIENEN, *Violence and Social Change*, Chicago, The University of Chicago Press, 1968 ; H. D. GRAHAM and T. R. GURR (eds.), *Violence in America Historical and Comparative Perspectives*, New York, Signet Books, 1969 ; H. L. NIEBURG, *Political Violence the Behavioral Process*, New York, St. Martin's Press, 1969 ; *Report of the National Advisory Commission on Civil Disorders*, New York, Bantam Books, 1965 ; Charles U. DALY (ed.), *Urban Violence*, The University of Chicago Press, 1969.

ces derniers, même s'ils sont utilisés de façon rationnelle, ne peuvent apporter que des solutions partielles aux problèmes de la société américaine. Parce qu'elle est ainsi une solution de désespoir, cette violence risque de ne déboucher sur rien.

### E. L'essoufflement de la classe moyenne

Gardienne des traditions et enfant choyé du « rêve américain », la classe moyenne a cessé d'être, et ce pour la première fois, le pôle d'attraction et l'élément dynamique de la société américaine.

Depuis la Révolution industrielle, le *Welfare State* et à sa suite, le *Corporate State* américain, se sont appuyés sur l'acceptation par la classe moyenne de la nécessité de travailler afin de pouvoir consommer davantage. D'une part, afin de produire de façon toujours plus rentable des objets de consommation qui doivent coûter de moins en moins cher afin d'être accessibles à un plus grand nombre, le *Corporate State* doit pouvoir compter sur une discipline, une ingéniosité et des sacrifices croissants de la part des ouvriers et des employés. D'autre part, afin de pouvoir vendre ces produits de consommation, il faut que ces mêmes travailleurs soient convaincus de la nécessité de s'acheter une deuxième automobile et de passer l'hiver sous le soleil des tropiques. En théorie, pour que le système fonctionne, il faut donc que la classe moyenne américaine accepte une discipline de travail croissante afin de pouvoir jouir ultérieurement des plaisirs de la consommation, mais, en pratique, voici que la théorie ne colle plus à la réalité. Charles Reich a très bien décrit la contradiction nouvelle qui brise le dynamisme traditionnel de la classe moyenne américaine.

The theory is all wrong. For some people it is wrong in fact, because hard work does not leave time or energy for outside enjoyment. For some people it is wrong in principle, because if they are persuaded to believe in the principle of hedonism, they find it hard to hold on to the principle of service. And for a very large group of people, it is simply impossible on a personal level ; they are psychologically unable to go back and forth between self-denial and work. Once a man has been sold on skiing, boating, foreign travel, gourmet cooking... he can no longer believe in his work<sup>24</sup>.

Les conséquences de cette dissociation travail-consommation sont multiples. Il y a tout d'abord cette désaffection croissante des fils de la classe moyenne, à l'égard de l'éthique et du style de vie de leurs parents. Cependant, il y a dans ce rejet une logique qui échappe aux parents. En effet, à quoi serviraient les sacrifices des parents s'ils doivent être répétés par les enfants. Deuxièmement, la classe moyenne, elle-même prise dans l'engrenage « travail-consommation-travail supplémentaire », perd à la fois le sens et le goût du travail et de la consommation. De plus, on ne cesse de lui répéter que la majorité des objets de consommation qu'elle utilise aliènent l'individu et sont dangereux pour l'écologie de la

<sup>24</sup> Charles REICH, *The Greening of America*, New York, Bantam, 1970, p. 208.

planète. Économiquement et culturellement, la classe moyenne américaine se désintègre sans que cette désintégration n'ait encore favorisé une prise de conscience des mécanismes à l'œuvre. Il y a toujours des boucs émissaires disponibles : ce furent les communistes, ce sont maintenant les jeunes et les hippies.

Cette résignation atteint jusqu'aux *social scientists* qui, malgré le perfectionnement de leurs techniques d'analyse, n'arrivent plus à offrir des explications cohérentes et rationnelles de problèmes dont les mécanismes semblent échapper au raffinement de l'analyse quantitative<sup>25</sup>. Tel est le cas du problème de l'accroissement des dépenses militaires américaines. On a tout d'abord cru que cet accroissement était le résultat de la condition de superpuissance des États-Unis et de la logique même de la course aux armements. De nombreux modèles mathématiques de ce processus furent même élaborés, notamment par McGuire et Smoker<sup>26</sup>. On a récemment abandonné cette explication promécanique du phénomène au profit d'explications où réapparaît la dimension idéologique. Ainsi Mills<sup>27</sup> a suggéré que la survie de l'économie capitaliste américaine requerrait un haut niveau de dépenses militaires afin de maintenir l'emploi et la demande à un niveau acceptable. D'autres, surtout Magdoff et Frank<sup>28</sup> ont suggéré que le capitalisme américain doit nécessairement se transformer en impérialisme afin de s'assurer des marchés de matières premières et des débouchés pour ses produits finis. D'où la nécessité de dépenses militaires élevées afin d'assurer la sécurité de cette domination impérialiste. Finalement, la théorie du complexe militaro-industriel, telle que définie par Lapp, Melman et Horowitz<sup>29</sup>, suggère que la guerre froide a créé un nouveau type d'industries entièrement dépendantes des commandes militaires ainsi qu'un nouveau type d'organisations militaires dont le prestige et la survie requièrent l'acquisition d'armements toujours plus *sophistiqués*.

Malheureusement, ces tentatives d'explication n'ont pu résister à l'analyse empirique. Ainsi Benoit et Boulding<sup>30</sup> ont pu démontrer que les dépenses militaires ne constituaient aucunement un élément indispensable de la prospérité

<sup>25</sup> Voir Andrew HACKER, *The End of the American Era*, New York, Athenum, 1970.

<sup>26</sup> Martin MCGUIRE, *Secrecy and the Arms Race*, Cambridge, Harvard University Press, 1965 ; Paul SMOKER, « The Arms Race : A Wave Model », dans *Peace Research Society (International) Papers*, 4, 1966, pp. 151-192 ; « The Arms Race as an Open and Closed Systems », dans *Peace Research Society (International) Papers*, 7, 1967, pp. 41-62. Ces différentes tentatives se situent toutes dans la tradition des études célèbres de Lewis RICHARDSON, *Arms and Insecurity. A Mathematical Study of the causes and Origins of War*, Chicago, Quadrangle Books, 1960. Pour une critique de ces différents modèles, voir Peter BUSCH, « Mathematical Models of Arms Races » dans B. RUSSETT, *What Price Vigilance ?*, New Haven, Yale University Press, 1970, pp. 193-235.

<sup>27</sup> C. W. MILLS, *The Power Elite*, New York, Oxford University Press.

<sup>28</sup> Gunder FRANK, *Capitalism and Underdevelopment in Latin America*, New York, Monthly Review Press, 1967 ; H. MAGDOFF, *The Age of Imperialism : The Economics of U.S. Foreign Policy*, New York, Monthly Review Press, 1969.

<sup>29</sup> David HOROWITZ (ed.), *Corporations and the Cold War*, New York, Monthly Review Press, 1969 ; Seymour MELMAN, *Pentagon Capitalism*, New York, McGraw-Hill, 1970 ; Ralph LAPP, *The Weapons Culture*, New York, Norton, 1968.

<sup>30</sup> E. BENOIT et K. BOULDING (eds.), *Disarmement and the Economy*, New York, Harper and Row, 1963 ; voir aussi E. BENOIT, « The Monetary and Real Costs of National Defense », dans *American Economic Review*, 58, 2, 1968, pp. 398-416 ; W. ISARD et E. SCHOOLER, « An Economic Analysis of Local and Regional Impacts of Reduction of

économique américaine. Quant au complexe militaro-industriel, son importance semble avoir été surestimée ; il s'agirait plutôt d'une forme particulière d'intégration économique et non la cause des dépenses militaires<sup>31</sup>. Mais, alors, comment expliquer l'accroissement constant de ces dépenses ? Après avoir passé en revue toutes les hypothèses suggérées jusqu'ici, Russett<sup>32</sup>, dans une étude du reste remarquable, doit s'avouer vaincu et conclure que le haut niveau de dépenses militaires est en dernier ressort la conséquence... du vote des membres du Congrès.

On pourrait ainsi multiplier les exemples où les *social scientists* américains ont dû s'avouer vaincus devant la complexité des phénomènes : l'intégration scolaire<sup>33</sup>, le choix électoral<sup>34</sup>, le rôle des élites<sup>35</sup>, la pauvreté<sup>36</sup>, la croissance économique<sup>37</sup>.

Sans aucun doute s'agit-il là d'une vision pessimiste de l'évolution récente des États-Unis et qui ne tient pas compte d'un phénomène facile à discerner mais difficile à évaluer dans ses conséquences. En effet, il se constitue actuellement au sein même des États-Unis une société parallèle — l'*underground* — qui ne se limite plus à quelques hippies de la Côte ouest, quelques étudiants

Military Expenditures », dans *Peace Research Society (International) Papers*, 1, 1964, pp. 15-45 ; M. MARANTZ, « Dépenses d'armements et économie nationale », dans *Revue Française de Sociologie*, 2, 2, 1961, pp. 54-65.

<sup>31</sup> Voir à ce sujet P. MULLINS, *Have we Overreacted to the Influence of the Military-Industrial Complex ?*, Columbus, Merghon Center for Education in National Security, 1969 ; M. PECK and F. SHERER, *The Weapons Acquisition Process : An Economic Analysis*, Boston, Harvard University School of Business Administration, 1962 ; M. PILISUK et T. HAYDEN, « Is there a Military-Industrial Complex which Prevents Peace », dans *Journal of Social Issues*, 21, 3, 1965, pp. 67-117 ; Stanley LIEBEVSON, « An Empirical Study of Military Industrial Linkages », dans *American Journal of Sociology*, 76, 4, 1971, pp. 562-584.

<sup>32</sup> B. RUSSETT, *What Price Vigilance ?*, New Haven, Yale University Press, 1970. L'étude de Russett démontre clairement que les méthodes quantitatives peuvent être utilisées pour l'étude de ce que l'on qualifie ordinairement de « vrais problèmes ».

<sup>33</sup> Voir à ce sujet la controverse autour du rapport Coleman, James COLEMAN, *et al.*, *Equality of Educational Opportunity*, Washington, D. C., Government Printing Office, 1966 ; consulter à ce sujet le numéro spécial de la *Harvard Educational Review*, 38, 1, 1968.

<sup>34</sup> Voir la controverse entre l'école de Michigan et celle de Columbia sur la détermination du choix électoral ; voir à ce sujet l'article de Peter ROSSI, « Four Landmarks in Voting Research », dans E. BURDICK et A. BRODBECK (eds.), *American Voting Behavior*, Glencoe, Free Press, 1959, pp. 5-55.

<sup>35</sup> Voir la querelle entre Mills, Hunter, Dahl et Rose quant à l'existence ou la non-existence d'une élite économico-politique aux États-Unis : Floyd HUNTER, *Top Leadership, U. S. A.*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1959 ; Robert DAHL, *Who Governs ?*, New Haven, Yale University Press, 1961 ; Arnold ROSE, *The Power Structure*, New York, Oxford University Press, 1967.

<sup>36</sup> Voir à ce sujet la controverse suscitée par le Rapport Moynihan ; Daniel MOYNIHAN (ed.), *On Understanding Poverty*, New York, Basic Books, 1969 ; Lee RAINWATER, *The Moynihan Report and the Politics of Controversy*, Cambridge, M. I. T. Press, 1967 ; F. PIVEN et R. CLOWARD, *Regulating the Poor*, New York, Pantheon, 1971.

<sup>37</sup> Que l'on se rappelle la querelle entre les économistes classiques américains et l'école de Milton Friedman ; voir Milton FRIEDMAN, *Capitalism and Freedom*, Chicago, University of Chicago Press, 1962 ; *Dollars and Deficits*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall 1968 ; *Monetary vs Fiscal Policy*, New York, Boston, 1969.

des universités de la *Ivy League* ou quelques revues, maisons d'édition ou théâtres de *Off Broadway*. Cette société parallèle, cet État (un « état d'esprit » selon Abbie Hoffman, l'un des accusés au procès de Chicago) dans l'État, regroupe maintenant aussi bien des étudiants que des professeurs, des médecins ou des avocats de Wall Street. Elle se retrouve tout autant à San Francisco et New York qu'à Mitchell (Dakota du Sud) ou East Lansing (Michigan). En général, cette société parallèle, que l'on appelle aussi *The Movement* ou *The Woodstock Nation*, n'est pas contestatrice des structures sociales existantes, en ce sens qu'elle ne cherche pas tellement à les transformer mais plutôt à construire au sein même de celles-ci un autre type d'organisation humaine. À toute fin pratique, plusieurs milliers de jeunes Américains se sont effectivement séparés de la société américaine. Dans quelle mesure vont-ils pouvoir continuer ce rôle de parasites sans se détruire eux-mêmes, ou sans détruire la société traditionnelle sur laquelle ils se sont greffés, demeure une question pour l'instant sans réponse.

Certains observateurs ont cru déceler dans cette contestation globale un signe avant-coureur d'une régénération de l'âme américaine. Les difficultés auxquelles font présentement face les États-Unis sont ainsi considérées comme des accidents de passage d'une évolution d'où sortiront une deuxième *Révolution américaine*, avant-première d'une Révolution mondiale, et un *Homme nouveau*<sup>38</sup>, confluent dynamique du mysticisme et de l'activisme politique. Une telle interprétation n'est pas sans fondements. Cependant cette régénération à partir de l'intérieur risque d'avorter si elle ne s'accompagne pas de transformations radicales au niveau de la superstructure économique et politique. À cet effet, l'expérience présentement en cours dans la ville de Berkeley sera sans aucun doute riche d'enseignements. Dans quelle mesure la coalition de contestataires, radicaux et libéraux qui a pris en main, grâce à une victoire électorale chèrement acquise, les destinées de la ville pourra-t-elle préserver son unité et effectuer des changements en profondeur dans le contexte de la Californie du gouverneur Reagan ?

L'évolution de la génération d'après-1945 constitue une deuxième paramètre à surveiller. Selon Margaret Mead<sup>39</sup>, il s'agit là d'une génération unique dans l'histoire de l'humanité. Pour la première fois, le fossé entre deux générations successives est devenu à toute fin pratique infranchissable. Pendant des siècles, les enfants ont appris de leurs parents. L'avenir des enfants correspondait alors à peu de choses près au passé des grands-parents. Avec la révolution industrielle et surtout la révolution technologique, les enfants se sont tournés vers leurs pairs pour donner un sens au monde qui les entourait et pour apprendre à s'y débrouiller. Depuis 1945, ce sont maintenant les parents qui apprennent de leurs enfants. En 1970, la génération des parents n'a plus de descendants alors que celle des enfants n'a pas encore d'ancêtres. Ils sont ainsi obligés de construire leurs propres modèles. Par définition, aucun adulte ne semble être en mesure de comprendre ce que signifie avoir dix-huit ou vingt ans en 1970. Le langage est devenu impuissant à combler ce fossé. Ainsi aucun vocabulaire ne peut espérer communiquer la richesse et la profondeur d'un *trip* à la mescaline ou au

<sup>38</sup> Edgar MORIN, *Journal de Californie*, Paris, Éditions du Seuil, 1970.

<sup>39</sup> Margaret MEAD, *Culture and Commitment*, New York, Natural History Press, 1970.

L.S.D. Des mots aussi familiers que Nation, État, travail et âge, recouvrent souvent des réalités différentes. Pour s'en convaincre il suffit de relire cet extrait du procès de Chicago où Abbie Hoffman précise ses conceptions politiques devant l'incompréhension totale de la cour :

*Q. Will you please identify yourself for the record ?*

*R. My name is Abbie. I am an orphan of America.*

*Q. Where do you reside ?*

*R. I live in Woodstock Nation.*

*Q. Will you tell the court and jury where it is ?*

*R. Yes. It is a nation of alienated young people. We carry it around with us as a state of mind in the same way the Sioux Indians carried the Sioux nation around with them. It is a nation dedicated to cooperation rather than competition, to the idea that people should have better means of exchange than property or money, that there should be some other basis for human interaction. It is a nation dedicated to ...*

Juge : *Just where it is, that is all.*

Témoin : *It is in my mind and in the minds of my brothers and sisters. We carry it around with us in the same way that the Sioux Indians carried around de Sioux nation. It does not consist of property or material but, rather, of ideas and certain values, those values being cooperation versus competition, and that we believe in a society ...*

Procureur : *This doesn't say where Woodstock Nation, whatever that is, is.*

Juge : *We want the place of residence, if he has one, place of doing business, if you have a business, or both if you desire to tell them both. One address will be sufficient. Nothing about philosophy or India, sir. Just where you live, if you have a place to live. Now you said Woodstock. In what state is Woodstock ?*

Témoin : *It is in the state of mind, in the mind of myself and my brothers and sisters. It is a conspiracy.*

*Q. Can you tell the Court and jury your present age ?*

*R. My age is 33. I am a child of the 60's.*

*Q. When were you born ?*

*R. Psychologically, 1960.*

*Q. Can you tell the Court and jury what is your present occupation ?*

*R. I am a cultural revolutionary. Well, I am really a defendant ...*

*Q. What do you mean ?*

*R. ... full time <sup>40</sup>.*

<sup>40</sup> M. L. LEVINE, *et al.* (eds.), *The Tales of Hoffman*, New York, Bantam Books, 1970, pp. 140-141.

Le juge et l'accusé ne parlent pas un langage suffisamment identique pour pouvoir se quereller à leur aise. Mais dans quelle mesure peut-on affirmer, comme le fait Margaret Mead, que le conflit de générations n'est que l'épiphénomène d'un conflit plus profond mettant en jeu deux conceptions différentes de l'homme et de la vie en société ? Est-ce seulement une coïncidence biologique inévitable si la génération d'après 1945 est aussi la « jeune » génération ? Il est probable qu'en vieillissant, cette génération ne rentrera pas dans le moule des précédentes. Le style de vie qu'utilise une bonne partie de la jeunesse américaine pour se guider est trop « à sens unique » pour permettre des retours en arrière. On peut toujours passer de la vie à « Suburbia » à la commune rurale, mais l'inverse ne semble pas vouloir se réaliser. Quelle influence aura sur l'avenir politique des États-Unis l'arrivée au pouvoir de cette génération américaine d'après-guerre, il est encore trop tôt pour le dire. À condition, évidemment, que cette génération accepte de « prendre ce pouvoir ».

### III – CONCLUSION

Il ne s'agissait pas de démontrer en quelques pages que les États-Unis sont appelés à disparaître en tant qu'unité géopolitique d'ici quelques mois. Notre objectif est moins ambitieux. Nous croyons qu'il existe assez d'indices à même la réalité américaine pour *suggérer l'hypothèse* que les États-Unis ne peuvent espérer survivre aux problèmes auxquels ils font présentement face. D'ailleurs, à condition de s'y arrêter un moment, l'hypothèse de la disparition d'un État n'a en soi rien d'extraordinaire. La liste est longue de ces maxi-États qui n'ont pas survécu : la Confédération athénienne, Carthage, Rome, Byzance, l'Empire parthe, les Hittites, le Saint Empire germanique et l'Austro-Hongrie. Pourquoi n'en serait-il pas de même des États-Unis ? Nous avons identifié un certain nombre de problèmes, tels la rigidité institutionnelle et la violence aveugle, qui, par définition même, ne peuvent être résolus avec les moyens dont dispose actuellement la société américaine. Qu'on le veuille ou non, il n'existe actuellement aucune méthode d'organisation sociale qui puisse procurer un habitat urbain de haute qualité à douze millions de Newyorkais qui insistent pour s'entasser dans un territoire de quelques milles carrés. Tout comme il n'existait aucune formule politique qui aurait pu permettre à l'Empire romain d'accommoder les millions de Goths, Wisigoths et autres Goths qui attendaient, impatients, aux portes de l'Empire.

Les politologues devraient peut-être abandonner leur préoccupation exclusive avec les phénomènes d'intégration internationale et régionale pour se consacrer davantage au phénomène oublié de la *désintégration* des États<sup>41</sup>.

<sup>41</sup> Voir à ce sujet l'article étonnant de Raoul NAROLL, « Imperial Cycles and World Order », *Peace Research Society (International) Papers*, 7, 1968, pp. 83-101. Sur la mort des civilisations, voir la trilogie d'Isaac ASIMOV, *Foundation*, New York, Avon Books, 1966.